



L FUT UN TEMPS où une chaîne de salles de cinéma tournant dès le matin et s'arrêtant tard dans la nuit était le refuge des voyageurs en avance et des amoureux en quête d'obscurité, voire d'amateurs de rencontres furtives. On appelait ces sombres boyaux voués à l'exploitation presque exclusive des actualités cinématographiques du nom de *Cinéacs*. On voit la contraction. De celle-ci est né le titre de ce livre, de son désir de rendre un hommage ému et fervent à l'un des genres les plus négligés du cinéma. Pourquoi ? On se le demande... Le cinématographe ne fut-il pas, dès ses premiers pas, un cinéma d'actualités, un vulgaire *Cinéac* ? Et les bandes d'actualités, bien avant leur orchestration par Pathé, puis Gaumont et les autres, à partir de 1908, ne firent-elles pas, au même titre que les comédies, drames et féeries du premier âge, partie du *spectacle varié* offert aux amateurs d'images animées ? N'impressionnèrent-elles pas tout autant les spectateurs d'alors que les saynètes que s'évertuaient à composer, dans les premiers théâtres de pose du monde entier, des cinématographistes décidés à copier l'impact violent de leur action, le luxe de leurs décors et de leurs costumes, l'abondance de leur figuration, la renommée de leurs figures principales ? L'une des plus grandes réussites de Georges Méliès ne fut-elle pas de reconstituer, en 1902, dans son studio de Montreuil, le sacre d'Édouard VII de Grande-Bretagne ? Et l'œuvre admirable des Lumière et de leurs opérateurs courant le monde n'est-elle pas, tout entière, une immense bande d'actualités aux cent actes divers, enregistrant avec la même intention d'*art*, comme le feront les actualités proprement dites, à partir de 1908 et pour plus de soixante ans, les événements les plus extraordinaires du XX^e siècle et ses manifestations les plus futiles ?

Oui, pourquoi ce mépris des amants du septième art ? Ce cinéma-là se faisait-il tout seul, ne contenait-il pas de messages, ne véhiculait-il pas d'idéologies et ne manipulait-il pas le public bien plus qu'on se plaisait alors à le croire ? Et, parfois, ne l'émerveillait-il pas, comme il peut nous enthousiasmer encore, et bien plus que la plupart des bandes fictionnelles qui lui sont contemporaines ? En fut-il toujours ainsi ? Non. Il me souvient que *La Revue du cinéma* de Jean-Georges Auriol, ancêtre des *Cahiers*, publiait régulièrement une critique des actualités entre celles des derniers Borzage ou Feyder. Il me souvient que le plus remarquable des longs métrages de 1948 ne fut peut-être pas le *Hamlet* de Laurence Olivier ou *Le Voleur de bicyclette* de Vittorio de Sica mais le sidérant *Paris 1900* de Nicole Védres dans lequel elle exhumait avec gourmandise les folies et les révoltes de la mal nommée Belle Époque

captées par les actualités. C'était là un coup de foudre pour le glouton optique que j'étais, avalant tout ce qui se projetait chez Langlois ou dans n'importe quel cinoche de quartier avec la même avidité, la même passion critique. Qu'eut sur moi la vision du saut mortel de Franz Reichelt ou de celle de la souriante arrivée de Jean Jaurès devant la Chambre des députés ? Une empreinte que je crois ineffaçable, ineffacée, et qui se marqua plus encore lorsque, trente ans et des milliers de films plus tard, la chère Daisy de Galard, nouvellement intronisée responsable des archives Gaumont, me demanda ce qu'on pouvait faire de toute cette *vieille pellicule* alors croupissant dans les blockhaus de Bois d'Arcy. Tout à coup, mon horizon cinéphilique s'ouvrit avec la vélocité et l'ampleur de l'écran du Gaumont Palace au moment des séquences de *grande mise en scène*. J'eus l'in vraisemblable privilège de contempler à loisir la projection de ces bobineaux de pellicule nitrate de format trente-cinq millimètres que Védres avait touchés avec tant de respect avant moi. J'entrais dans la petite et la grande histoire de mon siècle avec le respect et l'éblouissement d'un pèlerin de Jérusalem ou de Bayreuth. Dès lors, j'abolis à jamais la ridicule distinction entre le genre noble qu'on attribue au cinéma de fiction et le vulgaire qui stigmatise documentaires et actualités. Mieux : je proclamai que le meilleur sort des drames ou des comédies cinématographiques était celui que leur promettait leur secrète *documentarité*, pensée un peu simpliste qui est encore la mienne.

C'est dire si j'accueillis avec joie la proposition des deux jeunes éditeurs d'Omniscience de nous jeter tous trois dans l'océan toujours exploité et rarement aimé de cette *vieille pellicule* porteuse de tout ce que le siècle passé avait pu concevoir de mirobolant et de raisonnable, de douloureux et de distrayant, d'immense et de ridicule. Nous choisîmes deux dates, deux bornes : 1908, celle à laquelle Charles Pathé décida de rassembler en un seul patchwork hebdomadaire les vues historiques jusqu'alors exploitées en désordre ; 1968, celle où la télévision triomphante poussa vers les limbes des cinémathèques une mémoire étourdie mais en mouvement perpétuel désormais accablée de fonction patrimoniale. Nous décidâmes, pour la rime, de distinguer soixante sujets allant du tragique au badin sans nous soucier d'historicité, de pédagogie ou de morale. Une épreuve crève-cœur, sans cesse remise sur le métier au gré des émotions passées et présentes, à celui du devoir de transmission, ou simplement du plaisir. Ce ne devait pas être ce que tout un chacun attendait en le redoutant un peu : un catalogue d'événements convenus et déjà largement visités. Cela ne pouvait pas être non plus l'expression d'une fantaisie égoïste. Il fallait y mélanger

le suc et le sel, le sang à l'eau de rose et la poudre de riz au kérosène en espérant que ces télescopes soient plus plaisants et instructifs que scandaleux. Il fallait aussi que puissent se répercuter des échos au travers d'histoires nécessairement dissemblables, voire diamétralement opposées.

Il fallait enfin, et peut-être avant tout, que ces faits anciens trouvent dans ceux de notre temps des résonances sensibles et le reflet de ces proverbiaux ressassements et bégaiements de l'histoire. Eh oui, les belles princesses d'aujourd'hui mouraient comme celles d'hier, dans une automobile, les Balkans étaient déjà plongés dans des crises sanglantes et les sans-abri redoutaient toujours l'hiver. Il n'y avait presque aucune de ces images d'hier ou d'avant-hier qui ne nous ramenait au ragoût quotidien des journaux télévisés. Mais pourquoi nous touchaient-elles *autrement*, dans leur noir et blanc souvent splendide ? Pourquoi y avait-il autant de *cinéma* dans ces reportages quelquefois si ténus ? L'ennoblissement de la patine du temps ? Le soin d'opérateurs pas encore frustrés par le massacre de leur travail, le montage court et la folle obsession du minutage ? Sans doute le ver était-il dans le fruit dès la fin des années 1940 et les bobines d'actualités s'allégeaient-elles, au fil des ans, jusqu'à devenir de digestes enchaînements de flashes annonciateurs de nos *infos* d'aujourd'hui. On n'y voyait plus de longs discours de tribuns saisis dans leur spectaculaire théâtralité ni de ces masses lentes et populaires défilant, goguenardes, de la Bastille à la Nation. Suprême paradoxe, ce fut au moment où les actualités se vidèrent de leurs particularismes et de leurs longueurs qu'elles commencèrent à être signées ! Le temps était passé du hautain anonymat de ses opérateurs. Ceux qui n'apparaissaient à l'image que lorsqu'une balle perdue leur avait traversé une jambe ou ceux qu'un commentateur nommait, au passage, pour mieux souligner l'exclusivité de sa prise de vues. Cette armée des ombres avait pourtant ses héros et ses porte-drapeaux, mais il faudrait une page entière de ce livre pour n'en citer que les meilleurs. Qu'ils sachent, si certains sont encore vivants, que ces pages leur doivent tout et les prennent pour un hommage à leur carrière, leur probité et – souvent – leur art de capter l'instant pour le muer en halte emblématique

Sur les soixante sujets choisis, j'ai longuement réfléchi et rêvé. Tellement que, sur chacun d'eux, j'aurais pu – d'autres l'ont fait – écrire un roman. Il fallut pourtant me résoudre à ne tracer que l'essentiel de ces vies traversées le temps d'une brève rubrique, autre opérateur d'actualité que j'étais, essayant d'extraire l'essentiel sans oublier jamais d'aller mettre le nez de l'autre côté du décor et de la pellicule, de traquer à ma manière

une autre vérité, celle que l'œil de la caméra ne pouvait – ne savait – pas toujours révéler. Est-ce un tort ? Les mythes sont indestructibles, chacun le sait, et les actualités ont largement contribué à leur empire. Aujourd'hui que ce livre existe et que cohabitent textes et films, j'ai le sentiment, vaniteux j'en conviens, d'avoir mis au jour un genre peut-être nouveau pour peu que mon lecteur prenne la peine d'être simultanément mon spectateur. L'heure n'est plus, et c'est heureux, à la déglutition passive des images et de leur organisation. Une génération critique s'est levée qui ne s'en laisse plus compter. Ce que font chaque soir les jeunes gens d'aujourd'hui, interpellant, la fourchette en l'air, ce que les actualités du jour veulent bien laisser entrevoir de la réalité, j'ai tenté de le reproduire à la vue de ces images éminentes. N'empêche que, souvent – et souhaitant que ce soit votre cas – elles se sont révélées insoumises à mes doutes et m'ont, comme l'on dit, *possédé*.



Pierre Philippe

Montreuil

Dimanche 18 octobre 2009



1908 : Charles Pathé crée *Pathé Journal* et coiffe son reporter de son coq légendaire.

1909 : Léon Gaumont lui emboîte le pas avec *Gaumont Actualités* mais reste fidèle à l'esprit et aux lignes d'Alfons Mucha.



Quant à *Éclair Journal*, il aborde dans la modernité les années 1920.